JAN
COSTIN WAGNER

Le silence

roman policier traduit de l'allemand
par Marie-Claude Auger

Jacqueline Chambon NOIR

PRÉSENTATION

Lorsque Timo Korvenso apprend qu'on a trouvé une bicyclette rouge à l'endroit exact où, trente ans plus tôt, une adolescente retrouvée morte dans un lac voisin avait laissé la sienne, le silence sous lequel il avait cru enterrer son passé devient tout à coup assourdissant. Poussé comme par une force irrépressible, il laisse derrière lui le bonheur familial qu'il avait patiemment construit et part sur les traces d'un crime pour lequel personne n'a jamais payé. Dans la lumière blanche de l'été nordique, derrière la gaieté trompeuse des lacs finlandais, le commissaire Kimmo Joentaa va devoir mener une enquête sans cesse parasitée par les fantômes du passé… Maître des incertitudes morales, Jan Costin Wagner nous emmène dans un voyage fascinant au cœur des pulsions interdites.

JAN COSTIN WAGNER

Jan Costin Wagner est né en 1972 à Francfort. Il vit entre l'Allemagne et la Finlande, le pays de sa femme. Pour son premier roman, Nachtfahrt*, il a obtenu le prix Marlowe 2002 du meilleur thriller. Son deuxième roman,* Lune de glace *(Gallimard, 2006), a connu un immense succès et a été traduit en de nombreuses langues.*

Titre original : *Das Schweigen*

© Eichborn AG, Francfort-sur-le-Main, 2007
© ACTES SUD, 2009 pour la traduction française
ISBN978-2-330-02807-7

JAN COSTIN WAGNER

LE SILENCE

roman traduit de l'allemand
par Marie-Claude Auger

Jacqueline Chambon

Pour Niina, Venla, Ninne et mes parents

PROLOGUE

ÉTÉ 1974

Et un jour, ils étaient montés dans la petite voiture rouge et avaient démarré.

Avant, ils étaient restés longtemps assis dans la pénombre du petit appartement. Des heures. Des jours. Des semaines.

Au début, c'est Pärsinnen qui l'avait abordé et il avait dû insister un moment pour qu'il entre. Par la suite, il avait frappé de lui-même à la porte, Pärsinnen lui avait ouvert et il s'était assis dans l'appartement, avait contemplé les taches de soleil sur le sol et s'était concentré sur la voix de Pärsinnen. Une voix basse, monocorde, qui prenait soudain des accents aigus pour redevenir, aussitôt après, à peine perceptible.

De temps en temps, il levait la tête, cherchait les yeux de Pärsinnen, en vain, car il parlait sans le regarder, fixant un point sur le mur. Alors il baissait la tête, fermait les yeux et se concentrait de nouveau sur la voix de Pärsinnen.

Un peu plus tard, Pärsinnen avait sorti une bobine de film d'une des boîtes, avait allumé l'appareil et pendant la projection du film, il s'était enfin tu.

Tandis que Pärsinnen gardait le silence, il avait mis la main dans la poche de son pantalon, la mouvant lentement de haut en bas sans quitter l'écran des yeux, devinant du coin de l'œil que Pärsinnen le remarquait mais avec le temps, ça ne l'avait plus dérangé, d'abord Pärsinnen avait ri, puis il s'y était mis aussi, et un jour, des semaines plus tard, ils avaient démarré.

Pärsinnen avait dit : maintenant, on y va, et il n'avait rien répondu. Pärsinnen avait rangé la bobine dans la boîte, la boîte sur l'étagère, il s'était levé et avait répété : maintenant, on y va.

Il croyait se souvenir qu'un bref instant, il ne savait plus combien de temps cet instant avait duré, sans doute quelques secondes, il était resté assis. Il croyait même se souvenir avoir vu

une lueur vaciller dans les yeux de Pärsinnen, comme un doute. L'espace d'un instant, Pärsinnen avait douté de lui, mais il s'était levé à son tour et en suivant Pärsinnen dehors, il avait ressenti une douleur au bas-ventre.

Le soleil était chaud, la petite voiture rouge de Pärsinnen était maculée de boue, une boue vieille de plusieurs mois, voire de plusieurs années. Ils étaient montés.

Dans son souvenir, il voyait Pärsinnen assis au volant. Mais lui, sur le siège du passager, il ne se voyait pas. Pendant le trajet, Pärsinnen s'était remis à parler. Fébrile, insistant. Avait tout expliqué de nouveau, très vite, était allé à l'essentiel, et il avait pensé au film, à une scène bien précise, une situation dans ce film, ce… film, une situation précise, puis il avait senti que ce serait bientôt fini, que cela ne faisait que commencer mais que ce serait aussi bientôt fini. Et Pärsinnen avait dit que cette fois, putain, ils iraient jusqu'au bout, en même temps, il avait quitté la route des yeux, l'avait regardé, et l'espace d'un instant, l'instant qu'il avait mis à l'éviter, le regard de Pärsinnen avait croisé le sien.

Après, il avait contemplé la route sèche à travers le pare-brise, le soleil était juste au-dessus de la voiture rouge, il avait pensé à une scène précise du film, se l'était imaginée, s'était figuré vivre cette scène dans la réalité, Pärsinnen avait ralenti, avait marmonné en apercevant quelque chose sur le bord de la route, puis il avait secoué la tête en disant : Non, ça va pas, sans expliquer plus précisément pourquoi ça n'allait pas.

Ensuite, Pärsinnen avait commencé à jurer et avait tout à fait quitté la ville, il avait senti que Pärsinnen savait ce qu'il était en train de faire, bien qu'il lui ait assuré n'avoir lui non plus jamais fait une chose pareille, que c'était seulement depuis qu'ils avaient fait connaissance, s'étaient rencontrés, s'étaient "trouvés" comme il l'avait dit une fois tout à la fin, qu'il avait réalisé que c'était inévitable, qu'il le fallait, putain, ça ne rimait à rien de s'en défendre, ils allaient le faire, et le faire ensemble, et tandis que Pärsinnen roulait sur la route de campagne, il avait senti que le moment était venu, peu importait ce que c'était, mais ça allait se produire maintenant, et il s'était enfoncé dans le crâne la scène

d'un film qu'il venait de voir jusqu'à ce qu'il réalise que plus rien n'avait d'importance et que toute forme d'explosion serait un soulagement.

Pärsinnen avait bifurqué, lui avait tapé sur l'épaule et fait signe de regarder dans une direction précise, par la fenêtre du conducteur.

Il avait vu ce que Pärsinnen voulait lui montrer et Pärsinnen avait réduit l'allure en gémissant. En fredonnant ou en gémissant, il ne savait pas vraiment, même alors il ne l'avait pas su, en tout cas Pärsinnen avait ralenti, avait regardé alternativement devant lui et dans le rétroviseur, et il avait finalement arrêté la voiture, avait mis la main sur la portière et lancé :

– Prêt ?

Et lui avait répondu, il s'en souvenait parfaitement :

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

Pärsinnen n'avait pas réagi, il s'était contenté de dire :

– Maintenant !

Et Pärsinnen était descendu de la voiture, il l'avait vu avancer, calme et déterminé, c'est alors qu'il avait compris que c'en était fini, complètement fini, et que ça commençait, puis Pärsinnen avait fait tomber l'adolescente de sa bicyclette, l'avait entraînée dans le champ et ils avaient disparu, seule restait la bicyclette couchée dans le chemin, le guidon à l'envers, de travers.

Il était descendu de la voiture, avait dû parcourir vingt ou trente mètres jusqu'à la piste cyclable, jusqu'à la bicyclette couchée par terre, même s'il n'arrivait pas à se souvenir des secondes qu'il avait mis à franchir cette distance.

Il commença par ramasser la bicyclette.

Remit le guidon dans le bon sens.

Puis il fit quelques pas dans le champ et regarda Pärsinnen allongé sur la fille. Il vit ses fesses à l'air et les jambes de la fille. Pärsinnen parlait :

– C'est pas grave, allez, allez, aaah…

La fille ne disait rien, sans doute parce que Pärsinnen avait la main sur sa bouche. Pärsinnen était costaud. Petit, mais costaud.

Il resta un moment à attendre que ce soit fini. Et ce fut fini. Voilà, c'était fini.

– N… non. S'il te plaît… non, arrête, arrête… ça, dit-il au bout d'un moment.

Plus tard, Pärsinnen se releva, remonta son pantalon.

– Merde, dit-il. Il transpirait.

La fille ne bougea pas, elle regardait Pärsinnen.

– Merde, dit Pärsinnen et lui, en essayant de lire sur son visage ce qu'il voulait dire par là, il se dit que c'était la fin. Alors Pärsinnen se pencha sur la fille et lui serra la gorge.

Elle réagit à peine.

Il fit un pas vers Pärsinnen qui se releva et dit :

– Merde, on peut pas la laisser ici, et comme lui ne répondait rien, Pärsinnen précisa : Faut la faire disparaître, on peut pas la laisser là, compris ? Aide-moi, putain !

Lui restait là, regardant Pärsinnen qui traînait la fille sur la piste cyclable.

– Viens m'aider, quoi ! dit-il, et comme il ne bougeait pas parce qu'il en était incapable, Pärsinnen reposa la fille, courut jusqu'à la voiture, la rapprocha de l'endroit où la fille gisait et s'arrêta.

Pärsinnen descendit, s'accroupit, sembla se concentrer un bref instant puis, d'un coup, il souleva la fille et la fit basculer dans le coffre. Il le referma, balança la bicyclette dans le champ et dit :

– On se tire !

Lui restait là, regardant la bicyclette dans le champ.

– Tu veux rester ici ou quoi ? lui cria Pärsinnen en donnant des coups de poing et des coups de pied dans la portière du passager.

Il se dirigea vers la voiture.

Il monta.

Pärsinnen démarra. Ils roulèrent un moment en silence. Le soleil étincelait. Pas une voiture en vue, nulle part. A un moment, Pärsinnen bifurqua dans un chemin forestier.

– Je connais le coin, murmura-t-il.

La fille. Il pensait aux jambes de la fille. Elle avait encore ses chaussures aux pieds et elle était dans le coffre.

– Je connais le coin, derrière il y a un lac, avait dit Pärsinnen en s'enfonçant dans la forêt par des chemins de plus en plus étroits.

Au retour, Pärsinnen était resté silencieux, il transpirait. Il avait senti l'odeur, il la sentait encore dans son souvenir. Pärsinnen avait transpiré comme il n'avait jamais vu quelqu'un transpirer, sa chemise grise était trempée, elle lui collait au corps. Lui, il ne transpirait pas. Il tremblait. Il avait froid. N'importe quel observateur un tant soit peu attentif aurait nécessairement remarqué cette curieuse différence entre eux, aurait remarqué que l'un transpirait et que l'autre grelottait, bien qu'ils soient tous deux dans la même voiture, mais ils ne croisèrent personne et personne ne put donc s'en étonner.

Assis dans la voiture à côté de Pärsinnen, il avait peu à peu reconnu les maisons qui défilaient, les rues qu'ils empruntaient et il avait pensé à la fille. Au moment où Pärsinnen avait fait couler son corps dans l'eau, il avait pensé à une scène du film de Pärsinnen qui n'avait rien à voir avec ça, qui ne lui était jamais sortie de la tête bien que tout ça soit fini depuis longtemps et qu'il n'ait rien fait, lui, car il n'avait pas touché la fille, ne l'avait même pas touchée, il en était sûr, il avait refusé de lever ne serait-ce que le petit doigt pour Pärsinnen.

Pärsinnen conduisait et lui, derrière le pare-brise, il avait vu un jour d'été.

Quand ils étaient enfin arrivés, Pärsinnen avait garé la voiture sur le parking près du bloc de béton bordé d'arbres, lui, il était descendu, avait laissé Pärsinnen en sueur sur son siège, était monté dans son appartement et avait aussitôt commencé à lancer dans son sac de voyage tout ce qui traînait, tout ce qu'il trouvait dans les armoires et les tiroirs.

Il avait regardé l'heure, s'était donné vingt minutes, avait jeté dans des sacs-poubelles tout ce qui n'entrait pas dans le sac de voyage, avait vidé le réfrigérateur, avait jeté les provisions à la poubelle, tout à la poubelle, dans plusieurs sacs-poubelles qu'il avait posés près de son sac, avait enlevé les draps du lit, les avait fourrés dans un autre sac-poubelle puis il était descendu, avait

dû faire trois fois le trajet, descendre en bas, au soleil, remonter dans l'appartement qui était dans la pénombre, il grelottait dans la pénombre et au soleil, et il avait vu Pärsinnen, comme de très loin, qui passait au jet d'eau les pneus de sa voiture, tellement concentré sur ce travail qu'il ne l'avait pas remarqué.

Il avait regardé Pärsinnen s'activer sous le soleil étincelant et avait laissé tomber les sacs-poubelles les uns après les autres dans le conteneur, en contrôlant ses gestes.

Entre-temps, des gens étaient passés, l'avaient frôlé, s'étaient arrêtés, sans rien lui vouloir de particulier, la vieille ivrogne qui habitait juste à côté de chez lui, chargée de sacs de provision et parlant toute seule et Susanna, la fille qui habitait l'immeuble d'en face, à laquelle il avait souvent pensé et dont il avait parfois rêvé, était passée près de lui avec deux amies, elles lui avaient dit bonjour toutes les trois, joyeuses comme on pouvait l'être par un jour d'été.

En gloussant, les filles avaient raconté qu'elles revenaient du lac… d'un autre lac pendant que, non loin de là, Pärsinnen frottait et astiquait le coffre sans relever la tête.

Il avait suivi les filles pour rentrer dans l'immeuble, elles étaient en maillot de bain, elles avaient les cheveux mouillés et marchaient pieds nus bien qu'il y ait souvent des bris de verre sur le bitume, c'est à ça qu'il pensait en remontant chez lui d'un pas lourd, puis il avait refermé la porte derrière lui, avait pris l'annuaire et appelé l'entreprise qui devait venir chercher les meubles et le lit dans l'appartement pour les faire disparaître.

Il n'avait pas été facile d'expliquer à l'homme qu'il ne s'agissait pas d'un déménagement, mais de détruire des meubles désormais inutiles, il avait quand même fini par comprendre et promis d'être là le lendemain matin de bonne heure.

Il était resté un moment à la fenêtre, regardant fixement les arbres et le ciel et, à travers la vitre, il avait entendu le bruit étouffé de l'aspirateur avec lequel Pärsinnen nettoyait sa voiture.

Puis il avait fait encore une fois le tour du petit appartement, avait rempli un ultime sac-poubelle avec ce qui traînait encore, refait plusieurs fois le tour de l'appartement pour s'assurer qu'il

était bien vide, puis il était sorti dans le couloir blanc, avait tiré la porte derrière lui, avait entendu la serrure se fermer, avait laissé la clé sur la porte pour les hommes de l'entreprise de déménagement et avait retrouvé en bas le soleil.

Il avait jeté le sac-poubelle dans le conteneur. Accroupi sur le siège arrière, Pärsinnen nettoyait des taches qui n'existaient pas, ne pouvaient pas exister car le corps de la fille n'avait été que dans le coffre. Mais Pärsinnen ne pouvait pas s'arrêter, et lui s'était approché de la voiture et avait dit : Je m'en vais.

Pärsinnen s'était relevé, l'avait regardé fixement.

– Merde, elle a saigné. Le coffre est plein de taches de sang et je crois que le siège arrière…

– Je m'en vais, avait-il répété et il avait vu s'inscrire sur le visage de Pärsinnen l'étonnement qu'il ressentait lui-même, l'étonnement devant le calme total qu'il dégageait. Son sac de voyage était léger à son épaule, le soleil chauffait et il entendait à peine ce que disait Pärsinnen.

– Je m'en vais. Nous ne nous reverrons pas, avait-il dit en considérant un bref instant la bouche entrouverte de Pärsinnen, puis il avait fait demi-tour et s'était dirigé vers l'arrêt du car.

Quelques minutes après, le car était arrivé, il avait acheté un ticket et s'était assis sur la banquette du fond.

L'immeuble gris, qui n'avait désormais plus rien à voir avec lui, était rapidement sorti de son champ de vision et, quand le car avait tourné pour s'engager sur la départementale et qu'il avait vu une dernière fois le parking, la petite voiture rouge lui était apparue comme un jouet.

Il n'avait jamais revu Pärsinnen.